

BROUILLON DE L'HISTOIRE DE LA FAMILLE POIRIER - RÉTHORÉ

Mes enfants sont intéressés par l'histoire de notre famille. Arrivant maintenant à plus de soixante-quatre-ans et mes frères et sœurs étant sensiblement plus vieux que moi, je pense qu'il est temps, si je veux profiter de leurs souvenirs qui sont forcément plus nombreux que les miens, que je me mette au travail sans plus tarder.

LE DÉCOR D'UN VILLAGE EN 1914 - 1930

Imaginez comme cadre de vie le village où mes frères et sœurs et moi-même sommes nés: il ne comportait qu'une rue principale et deux assez courtes qui partaient de chaque côté sur une centaine de mètres ou guère plus. On y comptait environ 800 habitants. Et sur ce nombre il fallait décompter les paysans des nombreuses fermes, car Montigné-sur-Moine, lieu de ma naissance, était assez étendu en surface et possédait un grand nombre de fermes. C'est dire si le bourg était exigu et qu'on avait vite fait de le traverser.

Quelques maisons du bourg se distinguaient par une enseigne simple qui signalaient les quatre ou cinq commerces de la commune. La boulangerie, l'épicerie qui faisait mercerie en même temps et la droguerie-quincaillerie-marchand d'engrais et de cordages etc... qui avec le café-tabac composaient la modeste panoplie des magasins de la campagne. Il faut dire que les couturières qui travaillaient chez elles ou chez les particuliers rendaient inutiles les magasins de mode, et il était de bon ton qu'une jeune fille travailleuse cousit elle-même ces dessous et ourlait en compagnie de sa mère les draps et torchons de toute la famille. Je parle -là des jeunes filles assez aisées pour rester chez elles, car pour les autres elles étaient "gagées" dans les fermes ou servantes dans les grandes maisons.

Régulièrement, passait aussi un colporteur qui vendait des colifichets, des médailles et des chaînes ainsi que des mouchoirs fantaisie et différents petits livres de légendes ou de crimes particulièrement extraordinaires. C'était souvent là toute la lecture d'un grand nombre de gens.

On avait aussi, les artisans, sabotiers, charpentiers, maçons et forgerons qui ferraient aussi les chevaux etc., et une fois l'an le bouilleur de cru qui faisait de l'eau de vie avec la piquette du pays. Bien entendu pas de cinéma ni de théâtre considérés comme des lieux de perdition et encore moins de bals qui de l'avis de l'Eglise vous emmenait en enfer sans rémission.

Tous ces villages s'égayaient cependant à la belle saison des fleurs que les femmes y plantaient, car si les souillons ont toujours existées, beaucoup de ménagères avait à cœur d'embellir de leur mieux leur humble demeure. Je ne parle pas de celles qui étaient chargées d'une famille nombreuse car pour elles, les journées étaient toujours trop courtes.

Mais parmi les autres, une ou deux montraient aux fenêtres des rideaux blancs, bien repassés et des seuils de portes bien balayés qui leur donnaient un petit air coquet malgré leur pauvre aspect.

Et pendant les belles soirées d'été, chacun sortait (sauf les ronchons) des chaises devant les portes et les cancanes et les plaisanteries fusaient à qui mieux mieux... Ainsi, malgré le peu de distraction et la misère de trop de familles, la vie demeurait joyeuse tant que n'arrivait pas de grand-malheur. Et comme partout les enfants étaient insouciantes, tant qu'il n'avaient pas l'âge de travailler ils s'en donnaient à coeur joie sur la route. Et il n'y avait pas de danger d'être écrasé car quand par extraordinaire arrivait une "automobile" on l'entendait de si loin que les enfants avaient tout le temps de se mettre en rang pour la regarder passer. C'était l'évènement du jour et si le temps était au sec, un grand nuage de poussière signalait longtemps après son passage, le parcours du fabuleux véhicule. C'était pour tous une grande distraction car à part Noël qui était "La fête" par excellence, la Saint Maurice, foire annuelle du saint patron de la commune, les noces plus ou moins fastueuses selon l'état des finances des familles, il n'y avait pas beaucoup de réjouissances.

Il faut y ajouter les moissons et battages dans les fermes, qui apportaient aussi une grande animation pendant toute leur durée. Le tout s'améliora un peu entre la guerre de 14/18 et celle de 38/40 mais pas sensiblement, à part le goudronnage des routes qui nous ont servi longtemps de terrain de jeux, tant les voitures étaient peu nombreuses, la création de plusieurs petites industries: fabriques de chaussons, de sabots et forges qui commencèrent, fabrication de charrues et employaient quelques bonnes dizaines de salariés (tout compris).

Ainsi posé le décor, dont je ne garantis pas d'avoir tout dit (je parle suivant les souvenirs que je retiens de ma mère), je vous dirai encore l'état de confort!!! de la plupart des maisons. Bien sûr pas d'eau courante sur l'évier de la cuisine, pour les rares qui en avait. Les gens aisés avaient leurs domestiques qui préparaient tout à leur place donc pour eux pas de problèmes. Pour la basse classe, les sols en terre battue, surtout dans les fermes, étaient courants (un sol cimenté prenait allure de grande avancée dans le confort) les toilettes au fond du jardin, et le reste à l'avenant. Vous voyez la différence avec les maisons actuelles d'un simple ouvrier.

Il y avait peu de maisons bourgeoises à Montigné et un seul petit château aux propriétaires modestes, donc pas de "courbettes" à un comte ou un marquis quelconque; de même pas de grosses usines avant la guerre de 39/40 donc pas de villas de "nouveaux riches". Les docteurs, notaires et autres pharmaciens demeurant au chef-lieu de canton situé à deux kilomètres, la classe libérale était inexistante. Seuls, le Maire, le Curé et l'Instituteur sortaient du rang avec les religieuses de l'école des filles.

Car c'était une particularité extrêmement rare, en effet, il n'y avait qu'une école publique pour les garçons et tous sans exception y allaient et uniquement une école privée pour les filles qui y allaient toutes aussi et ça se passait sans histoires ni désaccords d'aucun des deux bords.

La vie commença vraiment à changer après la guerre de 40 qui avait opéré un brassage de la population et de ce fait apporté des nouveautés dans les campagnes. Cependant il fallut

attendre 19__ pour avoir le service d'eau dans les maisons et quelques années de plus pour les machines à laver le linge, plusieurs encore pour les télévisions et plus encore pour les machines à laver la vaisselle. L'intérieur des maisons s'améliora un peu pour les plus aisés, mais rien de luxueux et pas beaucoup de pièces pour chaque famille. Ce n'est qu'après l'arrivée de Pompidou et les années fastes de ces moments là que tout commença à changer vraiment.

LA FAMILLE POIRIER

Ce que je sais de plus ancien sur ce sujet-là, c'est que mon arrière grand-père devait être un paysan très à son aise. Il avait fait faire des études à ses deux fils à une époque où cela ne se faisait guère dans le monde paysan. Il était probablement propriétaire de sa ferme car il en offrit une à chacun de ses fils à l'occasion de leur mariage. Le frère de mon grand-père fit fructifier son bien, il eut deux filles dont une se maria mais n'eut pas d'enfant. Cette branche de la famille est donc éteinte aujourd'hui. Je reparlerai plus tard de l'héritage qu'ils laissaient.

GRAND-PÈRE POIRIER

Grand-père Poirier se prénommaît Auguste, dit Grand d'Juste car il avait une bonne taille pour l'époque. Ce n'était pas un méchant homme mais il manquait de volonté (à moins que le métier de paysan ne fût pas à son goût?). Toujours est-il que malgré ma grand-mère qui elle, était courageuse et les sept enfants qu'ils eurent, il continua à faire trop souvent la fête avec les copains et la ferme périclita peu à peu jusqu'au jour où il fallut la vendre. Je pense que cela suffit tout juste à payer les dettes parce que de Torfou où elle se trouvait, il ne leur restait plus rien quand ils déménagèrent à Montigné-sur-Moine. C'est là qu'ils vécurent désormais jusqu'à leur mort.

Leur dénuement ne passa pas inaperçu car ma Grand'mère entendit dire sur son passage "Voilà une famille de plus qui va être à la charge de la commune" !!! Elle était très fière et préféra travailler aux plus pénibles besognes que de s'abaisser à demander la charité.

GRAND'MÈRE POIRIER

Elle était née Marie Guittet et était une belle femme. Ce ne fut pas étonnant qu'elle plût à mon grand-père, mais quand il fût question de mariage, ses parents qui connaissaient le penchant pour la fête de celui-ci lui déconseillèrent de le prendre pour époux. Elle ne les écouta pas et dû se mordre les doigts plus d'une fois. Mais c'était une femme d'une grande fierté et du fait qu'elle n'en avait fait qu'à sa tête, elle n'alla surtout pas se plaindre et demander l'aide de sa famille. Elle se mit à faire des ménages et des lessives et faisaient parfois cinq ou six kilomètres par jour en plus de sa journée de travail, laissant la garde des plus jeunes enfants aux aînés de la famille. Ceux-ci avaient fort à faire car il y avait parmi eux des caractères affirmés pour ne pas dire plus et toutes les bêtises commises pendant ces jours là ne furent sûrement pas toutes connues. Il me

revient, racontée par tante Marie une histoire de chats enfermés par certains dans un sac et battus à coup de bâtons. Quand ma tante arriva, attirés par les plaintes déchirantes des chats et qu'elle leur fit ouvrir le sac, il paraît qu'on aurait dit une armée de démons catapultés tant les pauvres bêtes couraient vite. Ses remontrances n'étaient guère écoutés.

Enfin les années s'écoulèrent et petit à petit les aînés purent commencer à travailler.

Mes grands parents Poirier avaient eu comme il est dit plus haut 7 enfants:

MARIE née en _____, décédée en _____

AUGUSTE né en _____, décédé en _____

CLÉMENTINE née en _____, décédée en _____

JOSEPH né en _____, décédé en _____

VICTOR _____ décédé en _____, notre père.

jumeaux nés en _____
FRANCIS _____ décédé en _____.

GABRIELLE née en _____, décédée en _____.

TANTE MARIE

L'ainée de la famille, après avoir surveillée tant bien que mal ses garnements de frères fut gagée dans une ferme d'où elle revint un jour, au désespoir de ses parents, leur annonçant qu'elle était dans l'attente d'un "heureux!" évènement. Je n'ai jamais su qui était le père de notre cousine Anne-Marie, ni pour quelle raison ils ne se sont pas mariés.

Mais ce que je n'ai jamais compris ni pu admettre, c'est que ma grand-mère lui ai laissé croire (à notre cousine) quelle était sa fille et par conséquent la petite sœur de sa mère.

Alors que dans le village tout le monde était naturellement au courant, ce qui devait arriver arriva. Un jour de dispute une de ses copines d'école lui appris la vérité. Je vous laisse imaginer le choc que ce dût être pour Anne-Marie qui ne nous en a jamais parlé.

Mais elle a certainement compris la frustration de sa mère, car un peu avant la mort de celle-ci elle nous dit un jour que le but de sa vie avait été de lui faire vivre une vieillesse la plus heureuse possible et qu'elle croyait y avoir réussi. Elles sont restées toute la fin de leur vie ensemble, notre cousine étant restée célibataire. Par contre, tante Marie s'est mariée, ma cousine avait alors dans les 14 ans, avec un veuf qui avait un fils. Ce fût sans doute un mariage de raison car Tonton Bonnet donna son nom à Anne-Marie et de son côté son fils trouva dans ma tante une nouvelle mère envers qui il fut toujours reconnaissant car elle le considéra comme son propre fils. Ma cousine Anne-Marie mourut en 19__.

L'oncle AUGUSTE

Tonton Auguste aîné des garçon était le préféré de ma grand-mère qui reconnaissait en lui son caractère fier et autoritaire. Je ne sait pas grand'chose de son enfance sauf qu'il avait une certaine autorité sur ses frères étant donné sa forte personnalité. Il se gagea lui aussi dans une ferme où il devint rapidement "grand-valet", c'est à dire celui qui secondait le patron et à qui les autres devait obéir en son absence. Une anecdote montre bien qu'il avait du caractère. Il était gagé une année dans une ferme dont le patron était économe pour ne pas dire avare. Sa femme et lui tenant à mon oncle qui était un bon valet le nourrissait suffisamment mais celui-ci s'est vite aperçu qu'un jeune valet sans défense était mis à la portion congrue. Aussi, un jour que ce dernier avait reçu un maigre ration, mon oncle se leva sans rien dire, lui prit son assiette et plongeant la louche dans le plat compléta la part de l'apprenti, puis il pris la miche de pain et lui coupa une grosse tartine et sans regarder ses patrons lui dit que désormais ce serait lui qui lui servirait à manger. Il possédait sans aucun doute une autorité naturelle, car personne ne répliqua. Nous avons appris cela bien des années après par l'ancien petit valet qui nous narra la chose et en gardait une reconnaissance au tonton car il mangea désormais à sa faim et se sentait protégé.

De même quand la guerre de 14/18 se déclara, tonton Auguste, entré comme simple soldat se retrouva rapidement sergent et (il faut dire aussi que c'était un tel carnage que les lieutenants qui étaient dans l'ensemble des hommes courageux, tombaient au "champ d'honneur" comme des mouches) il fut nommé très vite lieutenant. Il avait là-bas aussi un grand ascendant sur ses hommes et comme la plupart des autres lieutenants partait le premier à l'attaque pour les entraîner. Il fut très gravement blessé, resta un bon bout de temps entre la vie et la mort et enfin finit par se rétablir. Je ne sait pas s'il retourna au front avant la fin de la guerre et n'ai jamais vu ses citations à l'ordre de l'armée, mais il devait y en avoir quelques unes!

La fin de sa vie est moins glorieuse, il avait souffert dans sa jeunesse de la pauvreté de sa famille et s'était juré de faire fortune après la guerre. Il se maria avec Philomène Défontaine de Montigné elle aussi et prirent un café. Leur affaire marchait bien. Il eurent un temps le Café Neptune de Nantes qui je crois existe encore. Malheureusement dans ce milieu, L'oncle se mit à boire et de fil en aiguille devint alcoolique et resté affaibli par sa grave blessure mourut encore jeune. Il avait une fille, Marcelle et sa femme se remaria un peu plus tard, si bien que les relations avec nos parents se distendirent peu à peu. Il est vrai aussi que leur principale préoccupation était de gagner de l'argent et parfois par des moyens à la limite de la légalité. C'est ainsi que quand les cousines sans héritiers descendantes du frère de mon grand-père moururent, ce fut par hasard Marcelle qui hérita de tout, alors que nous étions, notre fratrie ainsi que les autres cousins au même degré de parenté. Il y a ainsi des choses qu'il vaut mieux ne pas chercher à creuser.

Les relations se brisèrent entre nous définitivement à la mort de tante Gaby, quant de peur sans doute d'être lésée comme elle n'aurait pas manqué de le faire elle même, elle accusa notre frère Gaston pour je ne sait quelle affaire imaginaire de vouloir la voler.

Lui, qui avait pris ça très mal lui rappela opportunément les bizarreries de l'héritage des cousines issues de germaines ce qui la laissa sans voix et nous ne nous revîmes plus. Elle est décédée maintenant, paix à ses cendres!!!

Tante CLÉMENTINE

Ce sera certainement le chapitre le plus court de notre histoire de famille. Notre tante Clémentine nous est à tous, frères et sœurs, inconnue. Elle est morte à vingt ans environ de tuberculose il me semble. Nous avions une cousine de Poitiers qui portait son prénom. Ses frères et sœurs n'en parlaient presque pas et nous n'osions pas poser de questions.

L'oncle JOSEPH

C'était le plus grand et le plus maigre des frères de papa. Il ne me souviens pas avoir entendu parler de sa jeunesse. Pendant la guerre il était à Salonique et la famille avait moins de nouvelles de lui que des autres frères. Il faudra à ce propos, si cela vous intéresse que vous lisiez le recueil des lettres envoyées par les quatre frères à tante Gaby pendant la guerre, on y voit à quel point ils ne voulaient pas inquiéter leur jeune sœur. Aucun d'entre eux ne parle des horreurs qu'ils y voyaient et ne parlait que du "métier" qu'il fallait faire.

Ce "métier" était un mot de papa pour parler de la boucherie à laquelle il fallait participer de gré ou de force. Je crois que tonton Joseph fut blessé lui aussi mais moins gravement qu'Auguste.

Après la guerre, il forma avec un frère de maman le projet de se rendre à Paris. Mais rendu à Nantes il décida d'y rester. C'est là que pour son malheur, il rencontra une veuve chargée de quatre enfants et qui cherchait quelqu'un qui voulait bien se charger de les élever avec elle. Tonton Joseph se laissa embobiner et comme c'était un brave homme il travailla pour toute la famille malgré le caractère plutôt acariâtre de la tante. Il ne fut guère récompensé, car si le fils aîné lui fut toujours reconnaissant et venait régulièrement rendre visite à grand'mère Poirier, les trois autres ne lui donnèrent que peu de satisfactions. L'autre fils ne faisait son apparition que de loin en loin et personne ne savait au juste ce qu'il faisait comme travail. La plus jeune des filles était sotte plus qu'il n'est permis (ce qui n'était pas de sa faute, la pauvre) et l'aînée des filles vivait plus de ses charmes que de son travail. Elle revint un jour chez ses parents avec deux enfants dont le ou les pères s'étaient empressés de disparaître et connaissant la bonté de mon oncle repartit un beau jour vivre sa vie en les laissant à sa charge. Tout alla bien tant qu'ils furent jeunes, je crois que plus tard il y eut entre eux des différends. Sa femme étant décédée, il restait tout seul pour faire face à ses ennuis. Un jour la nouvelle nous parvint qu'il était mort asphyxié par son réchaud à gaz, cela passa pour un accident et je l'espère aussi.

Dieu ait son âme car c'était un brave homme. Par un triste hasard c'est lui qui était le parrain de mes deux frères décédés, aussi à ma naissance il refusa tout net de me prendre comme filleule de peur de me porter malheur.

L'oncle FRANCIS

C'était le frère jumeau de papa et le plus caractériel de la famille. Il n'obéissait à personne et n'écoutait, et encore pas toujours, que son jumeau. Sa mère, grand'mère Poirier nous disait que dès sa naissance il lui avait causé du souci. Tandis que mon père une fois nourri et langé s'endormait comme beaucoup d'enfants dans son berceau, Francis lui, passait une grande partie de son temps à pleurer et il fallait sans cesse s'occuper de lui. Plus grand, il faisait souvent l'école buissonnière où il entraîna un jour mon père qui s'y ennuya tellement qu'il se jura de ne plus jamais recommencer. Quand il fut en âge de se gager dans les fermes, si les premières semaines étaient toujours merveilleuses il ne restait jamais bien longtemps au même endroit. Il avait naturellement, d'après lui, une bonne raison pour ne pas pouvoir rester. Le motif le plus vraisemblable, c'est qu'il avait mauvais caractère et finissait toujours par se disputer avec son patron qui lui demandait d'aller voir ailleurs.

Il se fâchait d'ailleurs régulièrement aux mariages de ses frères et sœurs et finissait par s'en aller en claquant la porte. Sa propre mère en était arrivée à dire quand il venait lui rendre visite qu'elle préférait lui voir les talons que les doigts de pieds. Il n'arrivait à s'entendre à peu près qu'avec mon père, son jumeau. Sa femme, la tante Joséphine n'a pas dû être heureuse tous les jours avec lui. C'était une femme courageuse qui eut douze enfants. Il n'en reste plus que sept maintenant. Notre oncle mourut d'une manière originale si on peut employer ce terme en une pareille circonstance. Une année de vendanges il tomba par accident dans la cuve où les raisins écrasés fermentaient et fut asphyxié par les vapeurs toxiques. Peut-être fut-t-il puni par où il avait péché car il lui arrivait plus souvent qu'à son tour de rentrer chez lui en ayant bu plus que de raison.

A la guerre de 14/18, il fut un soldat sans peur sinon sans reproche. Le premier jour qu'il prit part à une attaque il s'élança sans coup férir et se battit tant et si bien qu'il valut la première citation à son régiment. D'après notre père (les jumeaux n'étaient jamais séparés en temps de guerre) et qui l'a raconté après, il n'avait peur de rien et tandis que les autres s'abritaient, il s'en allait tranquillement sous la mitraille ennemie jusqu'aux villages voisins vidés de leurs habitants et rapportait toutes les victuailles qu'il pouvait y trouver.

Mon père craignait toujours de ne plus le revoir, mais il faut croire qu'il avait la baraka car en plus il revint de la guerre sans avoir été blessé. C'est d'ailleurs grâce ses chapardages qu'il sauva probablement la vie de son frère. Papa avait pris dans le froid des tranchées une bronchite qui guérissait mal et il toussait toujours, tonton Francis en le frictionnant avec les alcools qu'il chipait dans les maisons vides et en lui faisant des grogs bien costauds entre les attaques, finit par lui faire passer sa toux. Les fortes têtes sont parfois utiles malgré tout. Et il faut dire que les jumeaux ont toujours l'un envers l'autre un lien particulier.

Ce sont d'ailleurs tous les deux qui ont transmis le nom de la famille, à part leurs huit fils il n'y avait que des filles. Ce n'aurait d'ailleurs pas été une catastrophe, le nom de Poirier n'ayant pas grande beauté.

Les 12 enfants de tonton Francis et tante Joséphine : Joseph, _____, Francis, Antoinette, Jean, Luce, Anne-Marie, Gabriel, Clémentine, Claude, Auguste et _____.

Tante GABRIELLE

Nous l'appelions toujours tante Gaby. C'était la benjamine de la famille et étant jeune fille elle était amoureuse d'un des frères de maman, Léon. Leur amourette ne dura pas longtemps car tante Gaby était plutôt du genre casanier et un peu bigot, tandis que tonton Léon était nettement plus déluré et après la guerre de 14/18 il voulait se rendre à Paris pour voir un peu la vie de la capitale. Tante Gaby passa par une phase mélancolique puis un beau jour fit la connaissance d'un homme encore jeune, il avait dix ans de plus qu'elle, ils se plurent et commencèrent des fiançailles plutôt comiques. Car si tonton Libeau venait bien régulièrement voir tous les dimanches sa dulcinée (et à vélo depuis Villedieu, ce qui fait quelques kilomètres), le manège dura un assez bon nombre d'années et aurait duré encore si ma grand-mère, perdant patience, n'avait fini par demander ses projets d'avenir à notre oncle futur. Le mariage se fit donc mais au bout de quelques années quand ma tante vit qu'elle ne pourrait pas avoir d'enfant son caractère devint nerveux et elle prit des calmants le reste de sa vie. Les enfants lui manquaient mais elle resta toujours aux petits soins pour son Joseph qu'elle dorlotait comme un coq en pâte.

C'était un couple casanier qui ne sortait que pour aller à la pêche et une fois par an (grande expédition) aller à Angers voir les deux sœurs de tonton Libeau. Je crois quand même que tante Gaby est allée avec Anne Marie une fois à Lourdes. C'est à signaler! Son mari tonton Libeau avait été un bon tailleur dans la chaussure toute sa vie, il s'entendait bien avec grand-mère et une fois à la retraite prit sa relève (elle mourut à 91 ans) pour faire la cuisine, sa femme ayant encore quelques années à travailler. C'était un original et quand ma tante pris sa retraite il décréta qu'il ne sortirait plus de chez lui. Il ne quitta plus guère son fauteuil, sauf pour les choses indispensables et passait là la plupart de son temps, lisant un peu et regardant la télévision le soir. Ils vivaient avec ma tante dans une maison qu'on aurait pu faire visiter comme modèle des maisons datant d'un demi-siècle. Ils étaient plus qu'économe et ne s'était offerts comme luxe, à part le poste de télé, qu'une machine à laver le linge. Mais comme par "économie" il ne s'étaient pas fait installer d'évier et n'avaient qu'une arrivée d'eau, c'était tout un système pour vider l'eau sale et il fallait rincer le linge à la main dans des bassines pour ne pas perdre l'eau du puits. Il faut l'avoir vu pour imaginer que ça ait pu exister. Ils dépensaient si peu, que bien que n'ayant eu toute leur vie un qu'un salaire modeste, à la mort de ma tante qui décéda la dernière ils laissaient une somme considérable. Comme nous étions six frères et sœurs, les cousins de Poitiers douze, notre part fut modeste mais pour les cousines filles uniques, c'était l'aubaine (Marcelle!!!)

VICTOR POIRIER, notre père.

J'ai gardé pour la fin les souvenirs que je garde de votre grand-père et ce que disaient de

lui mes frères et sœurs.

Je n'avais que six ans quand il est mort à 44 ans, je ne l'ai donc connu que dans son âge mûr. Je me souviens d'un père sévère que je craignais et dont je ne me rappelles pas de geste de tendresse pour moi. Mais mes sœurs et frères m'ont dit qu'il était devenu plus sévère cette époque en raison de la dureté de la vie qu'il avait vécu pour arriver à nourrir sa famille. De toute façon ce n'était pas un homme à manifester sa tendresse, maman nous a souvent dit qu'il nous aimait profondément et qu'il aurait donné sa vie pour ses enfants. Ce qui d'ailleurs arriva indirectement plus tard.

C'était un bel homme d'1m75, ce qui était assez grand pour l'époque (c'était lui le plus petit de la famille des Grand d'justes) brun aux yeux noirs, (c'est de lui probablement qu'Olivier tient ses cheveux et ses yeux bruns) sévère mais juste, intelligent, il apprenait bien à l'école et travailleur. Il avait aussi certainement des défauts, mes frères et sœurs n'en ont pas gardé le souvenir.

Il travaillait beaucoup pour entretenir, sa famille. Levé très tôt le matin il allait bêcher les jardins, le nôtre évidemment et ceux qu'il faisait pour les autres, assurait sa journée de travail puis le soir venu allait assez souvent faire en plus quelques heures dans une ferme au moment des grands travaux. C'était lui aussi qui assurait l'entretien du bassin public où les femmes lavaient leur linge. Là mes deux frères Georges et Gaston l'accompagnaient et pendant qu'il brossait et rinçait le bassin, ils ramassaient au fond les morceaux de savon qui y étaient tombés par mégarde. À cette époque tout était bon pour faire des économies. Vous voyez la somme de travail qu'il accomplissait et en plus il avait été gazé par la fameuse ypérite que les Allemands envoyaient sur nos lignes. Ce devait être un homme fatigué. Est-ce pour cela que, malade ou accident, il tomba de vélo un soir qu'il revenait de la ferme où il travaillait, il était dans le coma et mourut sans avoir repris connaissance. Maman qui admirait et aimait son mari était au désespoir ainsi que les plus grands des enfants. Moi, qui n'avait que six ans, j'étais surtout peinée du chagrin de ma mère et de ma sœur Gisèle qui était très proche de son père dont elle était d'ailleurs la préférée. Maman se mit à faire des lessives et les allocations familiales qui venaient d'être instituées nous aidant un peu, nous arrivions à survivre à grand peine. Puis petit petit les enfants commencèrent tour à tour à travailler (il n'était pas question de faire des études) et nous sortîmes enfin de la misère. Oh! on joignait tout juste les deux bouts!!!

Pendant la guerre notre père avait lui aussi été très bon soldat, courageux et clairvoyant. Il en revint sergent et possesseur de plusieurs citations témoignant de sa bravoure et de son sang-froid. Je joindrai leur photocopie à ce document.

Je me suis rendu compte en vieillissant que mon père m'avait manqué. Avec mon caractère capricieux et ma nature paresseuse, sa présence m'aurait été bien utile.

LA FAMILLE RÉTHORÉ

La famille de maman se composait de gens plus ordinaires que celle de mon père. Ils avaient moins de personnalité. Elle ne remonte dans les souvenirs qu'à mon grand-père Léon, père de maman qui était tisserand et à ma grand'mère Céleste D_____ dont la mère, qu'on appelait dans la famille grand-mère Dixneuf s'était marié deux fois. Notre grand-mère maternelle avait donc des demi-frères dont nous voyions les enfants de loin en loin. Ma grand-mère Dixneuf (qu'un jour une de mes sœurs appela par erreur grand'mère Vingtdeux!!!) vint finir ses jours chez sa fille à Montigné. Notre grand-père devenu vieux eut sans doute le malade d'Alzheimer qu'on ne connaissait pas à cette époque, on disait que les vieillards retombaient en enfance.

Je n'ai connu aucun des trois, ni mon grand-père Poirier, ils étaient décédés à ma naissance.

Seule grand-mère Poirier à vécu assez longtemps pour que je m'en souvienne.

C'est de la famille Réthoré que vous tenez les dons artistiques que vous avez presque tous.

Tonton LÉON

Tonton Léon était un peintre du dimanche assez doué pour un amateur, il avait un don d'animation et dans les mariages était fort apprécié, il fit même des concours de danse où d'après sa femme il se débrouillait très bien. Il avait connu sa femme à Paris où elle était venue du Nord, près de Dunkerque. Elle s'appelait Madeleine Van de Wègue et ils eurent deux enfants, Odette et Gérard. Pour des raisons qui nous sont inconnues la mère et la fille se fâchèrent et pour finir ne se revirent plus jamais.

Tante Madeleine devait être excessivement rancunière car elle ne prévint pas sa fille de la mort de Tonton Léon, ce qui à mon avis est impardonnable. Ce fut son frère Gérard qui lui téléphona la nouvelle après les obsèques. C'était tout de même son père!

Je ne sais rien de la guerre que fit l'oncle Léon en 14/18, nous ne nous voyions que pendant certaines vacances et nous n'avions pas l'idée de lui poser des questions. Lui même n'avait peut-être pas, comme beaucoup d'anciens poilus, envie d'en parler. En reparlant de la guerre, je m'aperçois que sur nos cinq oncles qui l'ont faite, les cinq sont revenus vivants, ce qui, avec l'hécatombe qu'il y a eu, n'a pas dû se produire bien souvent.

Tonton PIERRE

C'était le deuxième frère de maman. Il était né chétif et maladif et ne dépassa pas la taille d'1 m 54, ce qui fait que tout le monde l'appelait petit Pierre. Il était intellectuellement tout à fait normal. Il apprit le métier de coiffeur et resta célibataire, sa petite taille ne plaisait sans doute pas trop aux filles. Il prit des manières de vieux garçon et sa maison, à part la pièce où il coiffait, était un vrai capharnaüm. Son "salon de coiffure" était des plus rudimentaire et pour finir seuls les vieux du village venaient se faire coiffer chez lui. Il prenait ses repas avec nous et maman faisait sa lessive. En compensation comme sa

maison était trop grande pour lui, mes deux frères couchaient dans une de ses chambres où nous allions faire le ménage régulièrement. Quand mes deux frères qui cultivaient le potager depuis la mort de papa furent mariés, tonton Pierre prit la relève et malgré sa petite taille et sa santé fragile fit ce qu'il put, avec l'aide de maman, pour fournir la famille en légumes. C'était un brave homme avec qui nous n'avons pas toujours été gentilles et je le regrette maintenant, mais ses manières de vieux garçon nous agaçaient et nous étions jeunes.

Notre mère, Lucienne RÉTHORÉ

C'était la troisième de la famille et la seule fille. Son père préférait ses garçons bien qu'il ne la rendit pas malheureuse bien entendu. Elle était petite, 1m57, blonde quand elle était jeune avec les yeux bleus. C'est moi qui lui ressemble le plus de ses quatre filles à part les lèvres que j'ai épaisses comme certains Poirier alors que maman les avait très minces. Min ce aussi quand elle était jeune, après la quarantaine elle a épaissi. Nous avons sur le plan physique bien des points communs. Malgré ses malheurs elle avait un caractère joyeux et chantait souvent tout en travaillant dans la maison, elle possédait d'ailleurs une jolie voix.

Je l'entends encore, et cela m'avait amusé, elle avait alors plus de soixante ans chanter la chanson de Françoise Hardy "Tous les garçons et les filles de mon âge" qui était alors le grand succès du moment pour les 18/20 ans. Elle était douce de caractère mais un brin moqueuse. Et pour le ménage elle était comparable à Manuèla, à qui je dis toujours qu'elle a pris son amour du rangement du côté de sa grand'mère maternelle. Mais vous l'avez connue et aimée et elle le méritait car malgré ses défauts elle avait beaucoup d'amour pour ses enfants et petits enfants. Elle a maintenant retrouvé son mari et ses deux fils perdus.

Deux de mes frères sont morts jeunes, l'un Victor à _____ l'autre, Joseph à _____.

Les huit enfants de Victor et Lucienne POIRIER : Gisèle née en 1922, Denise née en 1924, Victor né en 1925, Gaston né en 1926, Georges né en 1928, Lucienne née en 1930, Joseph, né en 1932 et Simone née en 1938. Il y eu aussi un enfant mort né en _____.

VOILÀ MAINTENANT TERMINÉE L'HISTOIRE DES POIRIER-RÉTHORÉ.
ou du moins ce que j'en sais, ce n'est certainement pas complet.